

Soudain, Jacques, le front creusé d'un pli douloureux, se tourna vers Fanchon, et d'une voix étranglée :

—Vous chantiez, Fanchon ?

Elle parut sortir d'un rêve.

—Oui, pour échapper à ses projets criminels, dit-elle, et, comme il m'ordonnait de chanter, j'avais pris ma vielle... Je commençais à jouer... De ma gorge serrée, aucun son ne pouvait sortir : "Chantez ! chantez donc, petite Fanchon !" me disait ce monstre en ricanant.

"Je priais Dieu de me donner l'énergie de faire ce qu'il me demandait... Je pensais à..."

Elle hésita. Ses regards se tournèrent vers Jacques.

Elle reprit bien vite :

—Je pensais à tous ceux qui m'aiment, qui souffriraient de ma mort... Dieu me donna la force de feindre... Je simulai la gaieté pendant que mon sang se glaçait dans mes veines...

"La chanson de *l'Espérance*, la dernière que j'eusse chantée à mon frère d'adoption, à mon pauvre Georget, fut la seule dont je pusse me rappeler... Je chantai... Sa voix me répondit !... J'étais sauvée !... Dieu avait fait ce miracle !

Elle se jeta dans les bras de Georget, qui suffoquait d'émotion.

Le docteur arrêta ces effusions en disant rondement :

—Eh bien ! cela va mieux. Mlle Fanchon l'a échappé belle ; je craignais une congestion cérébrale ! Elle n'est plus à redouter maintenant. Elle a parlé, pleuré, c'est bon, c'est très bon !

—Docteur, vous êtes insupportable avec vos raisonnements ; cette enfant est encore toute bouleversée ! dit Mme de Beauchamp.

—Dites donc, ma chère amie, il y a de quoi ! riposta le médecin avec ses airs de pince-sans-rire, mais il ne faut pas se désoler quand on a échappé au danger, que diable !

Il continua :

—Je suis le médecin, je m'informe, je fais mon métier. J'ai encore besoin d'un renseignement :

"Est-ce que Barbet a tout à fait étranglé le monsieur en question ?

—Non, monsieur. Il s'est soulevé lorsque j'ai pris Fanchon dans mes bras.

—Tant pis ? mon garçon, tant pis ! J'aurais été content !...

Le médecin se reprit :

—Non, ce que je dis est simple boutade ; il vaut mieux qu'il en soit ainsi !

—Est-ce que l'on ne va pas prévenir les gendarmes, faire jeter en prison cet homme, ce bandit qui n'est gentilhomme que de nom ! s'écria Simone.

Fanchon supplia :

—Oh ! non, je vous en prie, mademoiselle Simone !... Compromettez en justice, expliquez... Oh ! Je mourrais de honte !...

—Oui, oui, ne vous tourmentez pas... Je m'occuperai de cela avec Jacques, interrompit le docteur. Demain matin, nous irons voir le personnage...

—C'est cela, docteur, vous avez raison, fit Jacques.

Le médecin se tourna vers Fanchon.

—Vous, mon enfant, vous allez vous mettre au lit et me faire le plaisir de dormir... Oui, de dormir !... Je vais vous préparer une potion calmante, une femme de service veillera auprès de vous...

—J'aurais souhaité, docteur, apprendre de Georget, de mon frère, comment...

—Vous apprendrez cela demain, mademoiselle... Ah ça ! Est-ce que vous allez tenir tête à la Faculté ! Est-ce que vous croyez savoir mieux que moi ce qu'il vous faut !

—Non, docteur, je vous obéis, répondit Fanchon toute triste, prête à pleurer.

Elle prenait au sérieux les reproches du médecin.

Il s'en aperçut et l'embrassant :

—Ma chère et belle enfant, dit-il, il faut vous reposer. Demain vous irez mieux, vous causerez avec votre frère.

"Mme de Beauchamp voudra bien lui donner l'hospitalité, n'est-ce pas ?

—M. Georget demeurera ici autant qu'il voudra, répondit la noble femme.

Fanchon vint se jeter au cou de sa bienfaitrice.

—Combien vous êtes bonne, madame !

Georget, pâle d'émotion, s'inclina devant madame de Beauchamp, en balbutiant des remerciements.

Des ordres furent donnés pour que Georget dînât dans la chambre qu'on lui destinait.

Il ne put dormir de la nuit, ses nerfs étaient trop ébranlés.

Il se leva au point du jour.

N'entendant aucun bruit dans la maison, il resta accoudé à la fenêtre de sa chambre qui s'ouvrait sur le parc.

Les événements de la veille se retraçaient à sa pensée.

Quel était le misérable qui en voulait à Fanchon ?

Était-ce l'homme de Boavernier ?

Il ne l'avait pas reconnu.

Il est vrai que c'est à peine si les regards de Georget s'étaient fixés sur l'homme étendu à terre. Il n'avait vu que Fanchon, n'avait songé qu'à elle !

Combien il la trouvait belle !

Combien il remerciait la Providence qui avait dirigé ses pas vers Fanchon en danger de mort !

Il songeait ainsi, lorsqu'il vit Jacques de Beauchamp et le médecin sauter en selle et s'éloigner du château.

—Ils vont aux nouvelles, se dit-il, faire arrêter ce coquin, je suppose !

Une crainte soudaine serra le cœur du pauvre garçon.

—S'il est mort, se dit-il, si celui qui a voulu tuer Fanchon a succombé à ses blessures, les gendarmes vont demander des renseignements, faire une enquête ; c'est moi, moi, innocent, qu'on accusera de sa mort !... Moi, malheureux échappé de prison, repris de justice, je serai de nouveau enfermé, accusé d'un crime !... Comment me défendre !... On ne croira pas Fanchon !

Il était désespéré.

—Est-ce que les malheureux comme moi peuvent se défendre ! Est-ce qu'on les croit ! Est-ce que des juges ne condamnent pas toujours ! Qu'avais-je fait pour qu'ils m'envoient en prison !... Et, cependant, s'ils remettent la main sur moi, ils me condamneront à nouveau !

"Et je n'aurais commis d'autre crime que de m'élançer au secours de ma sœur, de ma pauvre Fanchon !

L'envie de fuir traversa son esprit.

—Non, se dit-il bientôt, ce serait une lâcheté ! Abandonner Fanchon, jamais ! Au risque de tout ce qui peut arriver, je reste !

Une tristesse lui vint. Ses yeux s'étaient portés sur son pauvre costume.

—Fanchon doit avoir honte de moi, se dit-il.

La somptuosité de l'appartement où il avait été reçu la veille, la toilette élégante de Fanchon l'effrayèrent.

Et cette belle dame, cette belle demoiselle, que pensaient-elles d'un pauvre garçon comme lui !

N'allaient-elles pas le renvoyer ?

Il devrait s'éloigner de Fanchon, ne plus la revoir !

A cette idée, son cœur se serrait.

—Elle aussi aura honte de moi, de ma misère, maintenant qu'elle est riche, se disait-il.

Car, pour Georget, Fanchon lui paraissait entourée d'un luxe princier !

Il avait tant souffert !

Mais il eu honte de cette pensée.

—Non, ma sœur, ma Fanchon ne peut oublier les années de notre enfance.

"Elle sait bien que Georget n'a jamais fait de mal ! Elle ne peut m'en vouloir d'avoir souffert !

Une autre inquiétude le prit :

—Comment a-t-elle passé la nuit ?

Il vit des domestiques aller et venir, et se décida à aller demander des nouvelles.

Sa chambre était située aux étages supérieurs du château.

Georget descendit doucement, essayant de ne point faire de bruit. Sur le palier du second étage, il s'arrêta, prêtant l'oreille. Il entendait un faible gémissement s'échapper d'un appartement.

—C'est Barbet qui pleure, se dit-il.

Il s'approcha de la porte.

Le chien aboya d'une voix plaintive.

—Chut ! Tu vas réveiller ta maîtresse, dit-on de l'autre côté de la porte.

En même temps cette porte s'ouvrit. Une femme de chambre parut, caressant Barbet.

Mais l'animal s'élança en jappant vers Georget, se roula à ses pieds.

—Je t'ai presque oublié hier, mon bon chien, dit le jeune homme, en le caressant.

Puis, s'adressant à la femme de chambre :

—Comment Mlle Fanchon a-t-elle passé la nuit ?

—Chut ! fit la femme en mettant un doigt sur ses lèvres, mademoiselle dort.

"Le médecin m'a recommandé de ne pas l'éveiller.

—Est-ce qu'elle a dormi cette nuit ?

—Elle a eu un peu de délire ; je lui faisais prendre une potion calmante ; ça l'a un peu remise.

Georget alla se promener dans le parc et causa avec le jardinier qui était au travail.

—Eh ben ! dit cet homme, en v'là un branle-bas ; Mlle Fanchon malade, M. Jacques parti comme un fou avec le médecin !... Où c'qu'ils peuvent ben être allés ?

Georget ne répondit pas.

Le bonhomme continua :

—Peut-être ben qu'y sont partis quérir des drogues ?

—C'est probable, répondit Georget.